



Dossier pédagogique

Exposition *On n'est pas des robots*

Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer et Hortense Soichet

Du 13 février au 9 mai 2021

Centre d'art et de photographie de Lectoure

Destiné aux enseignants et aux personnes encadrantes, ce dossier apporte un éclairage sur les thématiques de l'exposition et les problématiques abordées par les artistes dans leurs œuvres. Il constitue un outil précieux pour tout enseignant qui souhaite prolonger la visite par une expérimentation ou un atelier en classe, approfondir certaines notions abordées lors de la visite.

Contact

Amandine Ginestet

Chargée de la médiation culturelle et des publics

mediation@centre-photo-lecture.fr

05 62 68 83 72

Introduction

L'exposition *On n'est pas des robots – Ouvrières et ouvriers de la logistique* est le fruit d'une enquête sociologique exhaustive menée pendant trois ans d'Orléans à Paris, de Francfort à Kassel par trois photographes (**Cécile Cuny**, **Nathalie Mohadjer** et **Hortense Soichet**) et des chercheurs (**Clément Barbier**, **David Gaborieau**, **Gwendal Simon** et **Nicolas Raimbaut**) autour du thème des ouvrières et ouvriers de la logistique en France et en Allemagne. Des zones logistiques et les nombreux entrepôts qui les composent sont devenus depuis les années 90 les nouveaux lieux du travail ouvrier. L'exposition consiste en une sorte de retranscription en images et en textes de la situation sociale de ces travailleurs précaires au service d'une économie globalisée. Pour le volet photographique, Cécile Cuny a travaillé sur l'interface entre les entrepôts et l'espace public en reconstituant des linéaires de façades. Nathalie Mohadjer est partie à la recherche de la fragilité des personnes et des choses, déconstruisant l'imagerie du « non-lieu » souvent associée aux zones logistiques. Hortense Soichet a traversé les zones à pied en réalisant systématiquement une prise de vue dans le sens des quatre points cardinaux, puis a installé sa caméra dans deux lieux de sociabilité.

Exposition coproduite par la Maison Doisneau à Gentilly, le GRAPh-CMI à Carcassonne (membres du réseau Diagonal) et le laboratoire d'urbanisme de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée. Avec le soutien de l'Agence nationale de recherche, de l-Site Future et de Labex Futurs Urbains.

Un **catalogue** éponyme a été édité aux éditions Creaphis. [Consulter la page dédiée sur le site de Creaphis](#)

On n'est pas des robots

La logistique consiste à organiser l'entreposage et le transport des matières premières, des composants pour l'industrie et des marchandises depuis leurs lieux de fabrication jusqu'à leurs lieux de consommation. L'image du « flux tendu » et les promesses de sa digitalisation présentent cette activité comme un écoulement continu et autorégulé de marchandises. Or les entrepôts constituent des points de passages obligés pour pouvoir contrôler, stocker, dégroupier, préparer et réexpédier les marchandises vers leur destination finale. Ces activités sont effectuées par des agents de tri, caristes, agents d'expédition, agents de réception, manutentionnaires, magasiniers ou pickers. Ces métiers représentent 13 % des emplois ouvriers en France, 17 % en Allemagne. Ils sont principalement localisés dans des zones logistiques, à la périphérie des grandes agglomérations.

Souvent décriées pour leurs pollutions environnementales, les zones logistiques sont l'œuvre d'acteurs concrets. Des années 1970 aux années 1990, les implantations logistiques ont majoritairement lieu au sein de zones industrielles préexistantes. Les terrains, acquis et réhabilités par des sociétés d'aménagement publiques, sont disponibles pour tout type d'implantation d'entreprises. Le rôle des autorités municipales se limite à la signature des permis de construire.

Durant les années 1990, émerge un marché immobilier dominé par de grandes firmes internationales (Prologis, Global Logistic Properties, Goodman, Segro). Ces firmes développent et gèrent des zones lo-

gistiques de plusieurs entrepôts, totalement privées et closes, dont ils sont les seuls responsables : de la construction des bâtiments à l'aménagement en passant par la gestion quotidienne. C'est précisément sur ces nouveaux lieux du travail ouvrier et sur les mondes sociaux qui se déploient à partir d'eux que porte l'enquête présentée dans cette exposition.

Des vies précaires

Le secteur logistique est le premier employeur d'intérimaires en Allemagne – 21,7 % – et le second en France – 12,2%. Dans les entrepôts étudiés pour cette enquête, la proportion d'intérimaires est supérieure à 30 %. Néanmoins, la situation des intérimaires est différente dans les deux pays. En France, certaines ouvrières et certains ouvriers, le plus souvent jeunes, valides, célibataires et discriminés sur la base de critères sexistes et racistes, privilégient l'intérim pour le surcroît de revenus des « primes de précarité » et l'imaginaire de la mobilité qu'il véhicule. La multiplication des heures supplémentaires, l'enchaînement des missions peuvent ainsi leur permettre de développer des pratiques de consommation qui ne sont pas à la portée des franges les plus précaires des classes populaires (achat de voitures et de vêtements de marque, investissements locatifs, sorties régulières au restaurant, voyages à l'étranger). Ce type de stratégie reste néanmoins difficilement tenable dans la durée parce qu'elle suppose beaucoup d'endurance physique et accélère l'usure des corps.

En Allemagne, refuser un CDI ne paraît pas envisageable pour les intérimaires, tant les différences de revenus sont importantes (de l'ordre de 5 euros bruts horaires) avec leurs collègues embauchés. Accéder à un emploi stable par la signature d'un contrat pérenne signifie très souvent en finir avec de multiples galères : obtenir un titre de séjour pour les travailleuses et travailleurs étrangers, ne plus dépendre d'un mari ou d'un parent violent, obtenir la garde d'un enfant, accéder à un logement décent, réduire le temps de trajet quotidien par l'acquisition d'une voiture.

Une enquête sociologique et photographique au long cours en France et en Allemagne

Le travail photographique présenté dans cette exposition a été réalisé avec la collaboration des chercheurs Clément Barbier, David Gaborieau, Gwendal Simon et Nicolas Raimbault.

Ce travail repose sur une enquête qui a associé photographes et sociologues pendant trois ans, dans le cadre d'une commande contractualisée entre le laboratoire d'urbanisme de l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée et des artistes photographes.

L'enquête a commencé sur quatre sites français et allemands, par la réalisation d'un observatoire photographique et d'une première campagne d'entretiens auprès des acteurs de la production urbaine des zones d'activités logistiques. Cette démarche s'est inspirée des observatoires photographiques mis en place à la fin des années 1990 dans plusieurs communes françaises par le Ministère de l'environnement. Les protocoles de prise de vue retenus ont ainsi servi à construire un regard sensible sur ces zones : **Cécile Cuny** a travaillé sur l'interface entre les entrepôts et l'espace public en reconstituant des linéaires de façades. **Nathalie Mohadjer** est partie à la recherche de la fragilité des personnes et des choses, déconstruisant l'imagerie du « non-lieu » souvent associée aux zones logistiques. **Hortense Soichet** a traversé les zones à pied en réalisant systématiquement une prise de vue dans le sens des quatre points cardinaux, puis a installé sa caméra dans deux lieux de sociabilité.

Prenant appui sur ce premier travail, une deuxième campagne d'entretiens a été menée auprès des ouvrières et ouvriers rencontrés en entrepôts. Cette démarche a été complétée par une immersion d'Hortense Soichet dans un entrepôt de livres, où elle s'est intéressée à l'investissement des espaces et à la manière dont ils évoquent la vie au sein du lieu de travail. La troisième étape de cette enquête s'est fondée sur la scénarisation de la rencontre entre ouvrières, ouvriers, photographes, et sociologues. Elle a consisté à sortir des entrepôts pour suivre une vingtaine de personnes dans le cadre d'itinéraires photographiques, durant lesquels elles ont mis en scène leur histoire avec la complicité des photographes et sociologues.

Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer, Hortense Soichet.

En collaboration avec Clément Barbier, David Gaborieau, Gwendal Simon et Nicolas Raimbault.

Les artistes Cécile Cuny



« Photographe et sociologue, je suis diplômée de l'École Nationale Supérieure Louis-Lumière et docteure en sociologie de l'Université Paris-VIII et de l'Université Humboldt de Berlin. J'ai d'abord fait partie d'un collectif d'artistes avant de pratiquer la photographie dans le cadre de mes recherches. Depuis 2011, je suis maîtresse de conférences à l'École d'Urbanisme de Paris (Université Paris-Est Marne-la-Vallée), chercheuse au Lab'Urba (Université Paris-Est). Mes travaux se situent au croisement de la sociologie urbaine et de la sociologie politique. Ils intègrent une réflexion épistémologique et méthodologique sur l'image photographique comme modalité de la connaissance dans le champ urbain. Mon travail a donné lieu à des expositions, à un livre et a intégré les collections du musée Carnavalet. »

Plus d'infos sur www.cecilecuny.wordpress.com



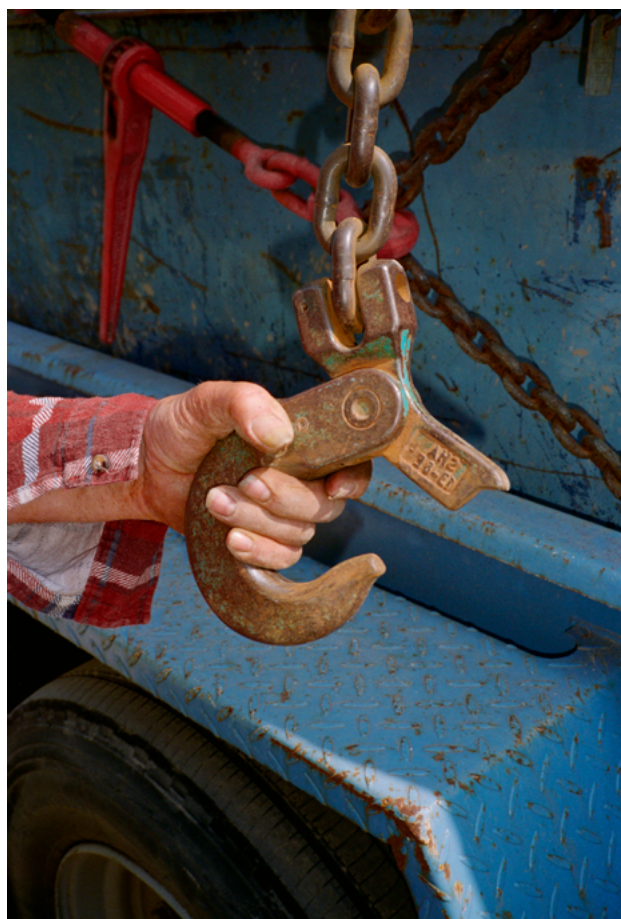
Les artistes

Nathalie Mohadjer



« Née en Allemagne, j'ai étudié l'Histoire de l'art à la Kassel Universität, la Communication visuelle et la photographie à la Bauhaus Universität de Weimar et au London College of Communication à Londres. Je suis photographe auteure, travaille pour la presse comme le Monde, M le Magazine, die Zeit, Zeit Magazine ou Harper's Bazaar et je mène des projets personnels avec des chercheurs en sciences sociales ou avec des organisations non gouvernementales ou seule. Mon travail porte souvent sur le paysage, le rapport à l'espace et au logement de populations précarisées. Mes travaux sont régulièrement exposés et édités et m'ont permis de remporter de nombreux prix internationaux notamment le prix Abisag Tüllmann, le Lauréat de Visa de l'Ani et le prix allemand du livre photo argent. »

Plus d'infos sur www.nathaliemohadjer.com



Les artistes Hortense Soichet



« Photographe et docteur en esthétique, je partage mon temps entre une activité artistique et de commande, un travail de recherche sur les usages de l'image et l'enseignement. Je mène depuis 2009 un travail sur la représentation des territoires et des modes de vie. En empruntant aux sciences humaines et sociales leurs méthodologies, je mets en place des projets inscrits dans des territoires précis au sein desquels je travaille à la co-construction d'une image. Mes projets sont souvent réalisés en collaboration avec d'autres artistes, des chercheurs ou encore des amateurs. Fondés sur la rencontre, ces projets allient l'image fixe ou en mouvement au son ou au texte. Mes travaux donnent lieu à des expositions, publications papier (aux éditions Créaphis) et web. »

Plus d'infos sur www.hortensesoichet.com



Pour aller plus loin

Mots-clefs : photographie documentaire ; sociologie du travail ; docu-fiction ; photographie sociale ; portraits ; environnement...

Photographie documentaire et engagement social

Dès le début des années 1900, certains photographes utilisent le médium photographique pour dénoncer les conditions de travail des ouvriers. Parmi eux, le photographe **Lewis Hine** dont l'engagement social et artistique a permis de faire évoluer les modes de pensées mais également l'utilisation du médium photographique. Lewis Hine (1874-1940) est un sociologue et photographe américain. Il devient photographe à 30 ans et se consacre très vite exclusivement à ce médium. En travaillant, à partir de 1906 pour le National Child Labor Committee (NCLC), la Croix-Rouge américaine ou la Works Progress administration, Lewis Hine utilise la photographie pour défendre les causes auxquelles il tient. Il va parcourir des milliers de kilomètres pour rendre compte des conditions de travail des enfants ou des ouvriers, à Pittsburgh par exemple en 1907. C'est l'un des pionniers de la photographie documentaire. Lewis Hine écrit en 1933 : « C'est au nom de la force expressive et non de l'emphase que je sélectionne les visages les plus marquants pour mes portraits industriels, parce que c'est la seule façon de traduire ma conviction qu'au bout du compte, le plus important c'est l'esprit humain. »



Plus tard, le photographe franco-haïtien **Gérald Bloncourt**, militant et humaniste, l'un des principaux leaders des « Cinq Glorieuses », ces journées révolutionnaires haïtiennes de 1946, parvient à entrer dans les usines. Les photographes ont bien souvent été sollicités par les propriétaires ou les patrons d'usines qui leur ont commandé des photos des lieux de production, leur demandant de montrer les installations et les machines, les ouvriers parfois debout à côté d'elles. Mais qu'en est-il des photographies du travail lui-même, des ouvriers et des ouvrières, voire les enfants, au travail ? De la dureté des conditions de travail, qui auraient sans doute été visibles sur les photos ?



Gérald Bloncourt, *En Moselle à l'usine Gerlasch à Bouzonville, Sidérurgie*, 24 mai 1973

« Question : Tu as pu entrer dans l'usine...

Gérald Bloncourt : Bien sûr... J'ai réussi à me faufiler ! On m'a foutu à la porte mais j'ai quand même fait des photos ! Y'a cette espèce d'atmosphère, ce sont des fumées nocives d'ailleurs. Ils n'ont pas de masque mais ils travaillent là-dedans. Et l'effort... On sent toute cette chaleur, tu vois, et ils sont obligés d'être habillés pour ne pas être trop brûlés. J'ai fait des photos de parties de corps brûlées. Il (Mehdi Lallaoui) a choisi celle-là à cause de la force qu'il faut mettre en œuvre pour guider la charge. C'était à l'usine de fonte de Bouzonville, c'est une scène que j'ai capturé dans l'usine, une de ces scènes où j'essaie de situer les choses, pour transmettre aux autres l'émotion que j'ai eu devant cette image. J'aurais pu cadrer uniquement sur l'action. Mais là en cadrant plus large, je montrais l'ambiance de l'usine, les petits détails. Il y a les vitres tout en haut, tu vois, même ça, ça compte : pour montrer la grandeur de l'usine. Alors que si tu coupes là (Gérald Bloncourt cache la partie haute de la photo), tu ne vois plus. Là ça montre l'usine... Mais ça c'est une déformation professionnelle. Il faut du talent (Gérald Bloncourt éclate de rire), je dis ça modestement, on s'habitue à cadrer, et on pense... En faisant, ça va très vite, c'est de l'instantané, la photo c'est un centième de seconde, un millième, donc il faut que le cerveau travaille. Et au moment où tu fais ta photo, il y a tout ça qui vient, c'est une forme de gymnastique. Tout ça se passe en une fraction de seconde, la fraction de seconde qui t'est nécessaire pour faire la photo. Que ton cerveau dise au doigt : appuie ! Mais tout rentre dans une photo, y compris des choses qui t'échappent. Et les types quand ils la regardent, ils montrent ça à leurs copains en insistant sur des détails qui t'avaient échappés, et toi tu découvres aussi ta photo ! J'essaie de te transmettre ce type de réflexion qui m'habite. Ici c'est pareil. Là, il faisait assez obscur, je ne pouvais pas faire un instantané rapide... Voilà, pour obtenir l'image, il me fallait descendre au dixième de seconde et, au dixième de seconde tu risques de bouger. Ici il y a l'autre ouvrière, qui est de face, qui jette un coup d'œil vers moi... Le fait qu'elle me regarde prouve qu'elle est vivante, elle se rend compte que quelqu'un est là. J'aime bien. J'essaie d'analyser... Bon j'aurais peut-être pu faire mieux, on peut toujours faire mieux ! »

[Cliquez ici pour lire l'interview en entier.](#)

Le photographe allemand **Michael Wolf** a documenté à travers sa série *The Real Toy Story*, le quotidien d'ouvrières et d'ouvriers chinois travaillant dans les usines de fabrication de jouets. Plus qu'un simple lieu de travail, c'est aussi là qu'ils dorment et mangent. *The Real Toy Story* est une représentation immersive de l'échelle gargantuesque de la production de masse chinoise et de la soif occidentale d'approvisionnement continu en produits jetables. Ces photographies nous montrent les conditions de vie et de travail de ces ouvrières et ouvriers et l'on se rend compte que l'usine est aussi leur lieu de vie.



L'environnement des ouvriers

• Photographie

François Kollar (1904-1979), employé des chemins de fer dans son pays natal (la Hongrie), puis tourneur sur métaux dans les usines Renault de Boulogne-Billancourt, devient photographe professionnel à l'âge de 24 ans après avoir acquis une riche expérience de chef de studio chez l'imprimeur parisien Draeger.



François Kollar, *Sans titre*
Emplacement de traverses, usine Cima, Croix, Nord vers 1954

• Peinture

L'œuvre de **Pierre Paulus** (1881-1959), *Pays noir sous la neige*, est sans doute son œuvre manifeste ; on retrouve dans cette toile tout ce qui va faire son art : la Sambre, l'industrie et des groupes de personnages qui évoluent dans cet environnement industriels. À 25 ans, dégagant une atmosphère particulière de la vallée de la Sambre, il s'affirme comme le peintre des charbonnages et des usines, des mineurs et des métallurgistes, des terrils, des hauts fourneaux, des lourdes péniches chargées de charbon, des paysages industriels, sous un ciel clair ou sous un ciel de pluie, couverts de neige ou illuminés par les lueurs rouges des forges. À travers ses peintures, il a tenté d'aborder la condition ouvrière, et le sort des enfants promis à l'industrie, la vie misérable dans les coronas, les grèves ou encore la mort trouvée au fond des puits de mine à cause du grisou.

« Une assez longue convalescence me replia sur moi-même, j'ai cherché le fond et le tréfonds de mes sensations et guéri, je retrouvais la joie de de vivre et surtout de peindre. Mais premières sorties me conduisirent le long de la Sambre ; vous le savez ses bords ne sont fleuris aux environs de Charleroi que d'usines et de fabriques. Les fourneaux y crachent le feu, les cheminées la fumée. À part le ciel et l'eau d'allures fortes obscurcis on n'y retrouve plus un coin de vraie nature. »



Pierre Paulus, *Pays noir sous la neige*, 1909



Pierre Paulus, *Les fumées*, 1930

L'individu et son espace

• Vidéo

Voici le documentaire filmé *Dans les murs de la Casbah*, réalisé par **Céline Dréan** et qui met en avant la relation que l'homme peut entretenir avec son espace de vie. Comment ce dernier agit sur l'homme et son comportement, sa façon d'être.

[Cliquez ici pour accéder au documentaire.](#)

• Photographie

Ed Alcock est un photographe franco-britannique né en 1974. Il vit à Paris depuis dix-huit ans. Membre de l'agence Myop, il travaille pour la presse internationale. Ses photographies explorent l'intime et la famille. En 2013, il publie *Hobbledehoy* avec l'écrivain Emmanuel Carrère. Dans la série *Home sweet home*, initiée par le Brexit, Ed Alcock engage une profonde réflexion sur sa mutation identitaire et celle de son pays d'origine, le Royaume-Uni. Il interroge le sentiment d'appartenance à une nation, celle que l'on appelle "Home".



Le petit plus

Documentaires pour appréhender l'histoire du monde ouvrier

- **Les temps (toujours) modernes du travail à la chaîne** (2016)

[Cliquez ici pour accéder au documentaire.](#)

- **Le temps des ouvriers** (2020)

ARTE diffuse Le temps des ouvriers, la série documentaire événement de Stan Neumann. Une formidable série documentaire réalisée sur l'évolution de la condition ouvrière depuis le XVIII^{ème} siècle. Une fresque éclairante et engagée, contée par Bernard Lavilliers.

[Épisode 1/4 : Le temps de l'usine \(1700-1820\) \(57min\)](#)

[Épisode 2/4 : Le temps des barricades \(1820-1890\) \(59 min\)](#)

[Épisode 3/4 : Le temps à la chaîne \(1880-1935\) \(60 min\)](#)

[Épisode 4/4 : Le temps de la destruction \(de 1936 à nos jours\) \(58 min\)](#)

- **L'homme et son environnement dans la révolution industrielle** (2015)

[Cliquez ici pour accéder au documentaire.](#)

Visites et ateliers

Afin de découvrir les œuvres, les artistes et les expositions, nous proposons aux classes différentes formules qui sont à moduler en fonction de l'âge, du nombre d'enfants et du temps disponible.

Les visites commentées : les classes sont invitées à découvrir l'exposition avec la médiatrice du centre d'art. Basée sur l'échange avec les élèves, la visite se déroule comme une discussion autour des œuvres et des artistes et s'adapte à l'âge des élèves. Des outils sous forme de jeux sont également proposés pour faciliter le dialogue avec les élèves.

Les ateliers : construits en complément des visites, les ateliers permettent de mieux comprendre ou d'approfondir l'exposition. Selon les niveaux, les ateliers s'illustrent par des jeux ou une pratique artistique qui reprend des aspects vus dans l'exposition.

- Le hors-champ : les élèves sont invités à imaginer ce qui se trouve en dehors du cadre photographique.
- Duo photo : assembler portrait et environnement.
- Photos de mise en scène : reproduire une photographie de l'exposition.

Cette liste est non exhaustive et peut être complétée en fonction de l'envie de chaque enseignant(e).

Préparer la visite

Définir ce qu'est un centre d'art

Les premiers centres d'art contemporain ont émergés en France dans les années 70. Ils sont des lieux de production et de diffusion de l'art contemporain. Ils entretiennent des rapports privilégiés avec la création artistique vivante et se tiennent au plus près de l'actualité artistique. Conçus comme des lieux de recherche et de création, leurs activités se déploient à travers un programme annuel d'expositions, des éditions et un travail de médiation auprès des publics les plus larges. Répartis sur tout le territoire, ils ont permis à de nouveaux publics de rencontrer l'art de leur temps.

Et le CAPL ?

Acronyme de Centre d'art et de photographie de Lectoure. Le centre d'art propose chaque année un festival l'été qui se déploie dans 5 lieux de la ville, une résidence ouverte de création et une exposition.

Histoire du lieu

Le bâtiment qui accueille depuis 2010 le CAPL servait auparavant d'aumônerie au Couvent de la Providence, toujours en fonction à côté du centre d'art. Aussi appelé maison de Saint-Louis, le bâtiment est partagé avec l'association des Amis de Saint-Louis qui y occupe un bureau. Le Couvent est fondé en 1848. L'aumônerie est construite en 1868. Les religieuses de la Providence vendent le bâtiment de l'aumônerie à la ville de Saint-Louis (Alsace), avec laquelle Lectoure est jumelée depuis 1981.

Infos pratiques

Visites et ateliers scolaires et périscolaires

Du 13 février au 9 mai 2021.

Du lundi au vendredi.

Gratuit pour tous.

Sur rendez-vous uniquement, merci de nous contacter en amont afin de préparer la visite et / ou l'atelier. Nous pouvons également nous déplacer dans les écoles, collèges ou lycées en fonction du projet. Les visites et ateliers au centre d'art sont gratuits pour tous.

Visite enseignants : mercredi 10 février à 13h30.

Dans le respect des règles sanitaires en vigueur et sous réserve de l'évolution de la situation sanitaire.

Contact

Amandine Ginestet

Chargée de la médiation culturelle et des publics

05 62 68 83 72

coordination@centre-photo-lecture.fr

Centre d'art et de photographie de Lecture

8 cours Gambetta, 32700 Lecture

Retrouvez nous sur

www.centre-photo-lecture.fr

Instagram

Facebook

Twitter

Partenaires institutionnels

Direction régionale des affaires culturelles Occitanie

Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

Département du Gers

Ville de Lecture

Réseaux

d.c.a

Diagonal

Air de Midi

LMAC

